

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Michel GARDAT

Chronique du Collège, Sociétés

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1952, tome 50, p. 183-186

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Depuis longtemps déjà, Saint-Maurice se préparait à recevoir une fois de plus ses chers étudiants. Cela veut dire que le ciel passait en revue ses nuages, mobilisés de tous les coins de la terre, et s'exerçait à prendre son air le plus maussade, tandis que, dans un nuage de poudre cette fois, les « beautés naturelles » de la coquette cité d'Agaune prenaient leur air le plus aimable. Au milieu de cette animation, le collègue ne voulut pas rester en retard, disposa ses carreaux de vitre et ses professeurs, récura ses escaliers (qui descendent jusqu'au perron et remontent au siècle précédent), pavoisa de toute sa literie aux fenêtres. Dans les salles de classe, on ne voyait pas encore de soutanes noires en blouses blanches, mais des pantalons crème avec un gypseur dedans, au sommet d'une échelle, des blouses bleues de menuisier sur un pupitre. Et M. le Directeur, qui s'affolait au milieu de ce remue-ménage, se prenait à songer : pourvu que la dernière couche soit sèche avant que les autres arrivent ; pourvu que le dernier clou soit enfoncé, avant d'enfoncer les autres...

Au jour fixé, tout fut prêt. Même la pluie. Sur la ville, en effet, comme dit à peu près Charles Trenet, il pleuvait, pleuvait, pleuvait : toutes les larmes de son ciel y passaient. Ah ! quel cafard ! Le collègue, dès lors, prenait figure de havre de paix, où chacun abordait en poussant un soupir, presque de soulagement.

Après tout, la pluie avait son bon côté : on pouvait essuyer ses larmes sans plus de vergogne que des gouttes d'eau. A chaque instant, des autos, des trains, déversaient leur cargaison de valises accrochées tant bien que mal à des ombres dégingandées qui souriaient tristement. « Tu ne mangeras pas le gâteau tout à la fois, disait une ombre de maman. N'emploie plus tes mouchoirs comme buvard et ne te bats pas avec tes camarades. Garde le pullover bleu pour le dimanche : il va bien avec ton costume. Mets tes chaussettes de laine et sois toujours bien poli avec ces Messieurs... »

Mais le gamin déjà n'écoutait plus ; il regardait une flamme verte briller à l'entrée du collège : le tablier de S. Pierre (ô douceur amère de l'ironie ! c'est ainsi qu'on a baptisé le portier de l'établissement). Et qui aurait pu rester insensible à son nouvel et fringant uniforme ? Les anciens eux-mêmes cherchaient instinctivement un paillason où déposer les dernières traces du siècle avant de pénétrer dans le hall du collège, cette espèce de vestibule du ciel, où nous recevait un S. Pierre sans barbe, mais avec lunettes et majesté. Comment ne pas éprouver un moment de divine émotion en présence de cette superbe livrée noire, barrée de vert, cravatée, galonnée et boutonnée d'or ? Vous attendiez presque qu'il vous désignât l'ascenseur d'une légère inclination du buste, puis vous emportât, en pressant sur un bouton, jusqu'au septième ciel. Déjà on était aux anges : au

bout d'un couloir infini qui sentait bon la lavande, M. le Directeur ressemblait au Père céleste derrière un bureau d'acajou. Alors les parents s'en allaient, presque heureux de laisser leur fils en de si bonnes mains et, en descendant allègrement l'échelle de Jacob, lui murmuraient tendrement : « Nous sommes sûrs que tu vas tellement te plaire ici : tu auras de la peine à rentrer à la maison ! »

Mais une fois les parents partis, le granit des marches même faisait mal au cœur, et, dans les froids corridors, ça sentait le latin et la cuisine. Alors, derrière la vitre battue de pluie, un visage battu de larmes regardait partir au loin l'auto de la famille... Comme on a toujours besoin d'un plus triste que soi, on s'en allait noyer son ennui dans le flot des « copains » : on parlait des examens d'entrée, des nouveaux professeurs aux noms inconnus, des légendes dorées ou noires qui auréolaient les anciens. Et la nuit, les grands directs, qui faisaient gémir les lits du dortoir, emportaient dans le tunnel les rêves de tous les chagrins endormis.

Par bonheur, les distractions ne tardèrent pas à venir. Même pour les vétérans, il y a tous les ans matière à surprise. Nous ne citerons pour mémoire que la nouvelle brillante de Roger et la perruque existentialiste de Michel. Et puis, on voit de nouvelles figures ou, ce qui revient au même, d'anciennes figures à de nouveaux postes. Ainsi, pendant que M. Vogel gagnait à tire d'ailes le pupitre des Grands, M. Bérard retrouvait sa section des Petits précédemment assumée par MM. Closuit et Theurillat. Toujours aussi jeune et souriant, M. Gianetti, lui, n'a pas changé de fonction, mais de lunettes.

Après la traditionnelle messe du Saint-Esprit, où M. le Recteur parla de nos responsabilités, il fallut se rendre à l'évidence : le collègue avait commencé. Les premiers jours passent sans trop de peine, tout bourrés encore de souvenirs ensoleillés qu'interrompt de temps en temps la voix du professeur. Et puis, il fait si bon écrire dans les cahiers neufs, entre des livres neufs, avec un stylo et un courage tout neufs. Pourvu que le tout tienne jusqu'à la fin du trimestre ! On entend de nouveau les bruits familiers de la vieille maison. Après la sonnerie réglementaire, des formules incantatoires traversent le silence du premier étage, scandées en une langue étrange, où il semble parfois qu'on reconnaisse des bribes de français : c'est le « Männerchor » du cours des Allemands qui apprend le français à quatre voix outre-sarineuses. La méthode doit porter ses fruits, puisqu'elle a fait école dans la salle voisine, où l'on accueillit longtemps le professeur par une sorte de complainte exotique, semblable au muezzin. Cela commence à peu près ainsi : « Tien ! Tien ! Tien ! Det Quep Quap... » N'y voyez pas non plus un jeu gratuit, mais une mnémotechnie musicale. Ce n'est d'ailleurs que dans cette même classe qu'on a pu trouver encore la définition comparée du poisson et du chanoine : Une bête à écailles et une bête à Bon Dieu !

Entre la promenade aux raisins et la promenade aux châtaignes se glissa sans bruit la retraite, prêchée cette année par les

RR. PP. Duval, Stern, missionnaires de S. François de Sales, et le Père Ezéchiel, capucin. Vous en devinez les fruits à ces quelques échantillons de résolutions pris au hasard, dans la masse : Don Carlos de Vesena, également connu sous le prénom de Justin, décida, malgré une brillante carrière à la scène, de ne plus faire son salut par les planches, et Zanchi, de ne plus démonter les Steinway de la maison. Deux gais lurons poussèrent le détachement jusqu'à éteindre le feu de leurs discussions, qui seul, en attendant le chauffage central, colorait leurs joues. Désormais chaque « mot doux » échappé à l'un des antagonistes s'expierait par une amende d'un sou. Un véritable match est engagé, qui comportera plus d'un « set » ; le premier s'est terminé sur le score flatteur de quarante-cinq sous partout. Certains se demanderont où sont versés les bénéfices de l'entreprise, qui d'ores et déjà s'avère fructueuse. Qu'ils se rassurent : les actionnaires réunis en conseil extraordinaire ont affecté à l'unanimité les dividendes à la société des Jeunes Musicales, dans le but d'amortir la queue du piano à frais, pardon ! les frais du piano à queue. *In cauda venenum.*

Il a d'ailleurs — le piano — bien risqué de la perdre — sa queue — dans les nombreux transports qu'il nécessita. Parlez-en plutôt à M. Pasquier ! En ce siècle psychanalytique, même les instruments qui adoucissent les mœurs deviennent victimes de transferts. Mais qu'importe ! on l'inaugura en beauté dans un concert donné par Hubert Harry, chez qui nous avons eu la joie de reconnaître le lauréat du Grand Prix de Genève. La partie musicale fut agréablement rehaussée d'un intermède littéraire de Christophe Vouilloz, manager des J. M., d'où il ressortit que l'instrument en question pourrait bien marcher à la manière des pianos mécaniques, à ceci près que même des billets peuvent le faire fonctionner. Essayez plutôt !

Du côté des raisins, rien à signaler, sinon un nouvel air de la fanfare : « Sérénade aux vendangeuses », dont l'originalité consiste à se jouer sans tambours ni trompettes, mais avec le bienveillant concours de M. le procureur. Du côté châtaignes, une seulement à signaler, sur la nuque d'un Sierrois. Elles éclatèrent toutes deux sous le choc. Sur cette bosse, on fit tout un plat, comme qui dirait un plat de l'Antille.

Viennent les fêtes de professeurs, avec leurs habituelles aubades. En un « digest » des mieux venus, on célébra tout à la fois M. Terraz, directeur des sports, M. Grandjean, directeur des Diesel, M. Bregnard, capitaine-aumônier et préfet de l'externat pendant les périodes de démobilisation, M. Berberat enfin, son adjoint. Si l'on continue de condenser ainsi nos maîtres et leurs fêtes, nous n'aurons bientôt plus qu'une célébration par an : la Toussaint ! Quand le tour de MM. Berra et Gross arriva, ils furent aux archanges. Germanier (Roger toujours) en oublia longtemps son livret : devant son obstination à soutenir une erreur de calcul, son professeur l'envoya contrôler le résultat au cours préparatoire. Notre gaillard frappa à la porte, puis s'excusa

poliment de déranger la classe en disant, avec son geste et son accent traditionnels : « N'est-ce pas, Monsieur, que 9 fois 7 font 72 ? Je l'ai dit et répété à M. Berra, mais il n'en veut rien savoir ! »

Peut-être notre sous-capitaine de Juniors est-il de l'avis du garde-matériel Félix Furrer, qui a proclamé venir avant tout à Saint-Maurice pour y passer une maturité de football ? Sa méthode d'entraînement, je vous la confie entre quatre yeux : acheter tous les journaux sportifs et les apprendre par cœur, *La Tribune* pour le lundi matin, le *Sportzeitung* pour le lundi soir, *La Semaine sportive* pour les mardi et jeudi, *Le Miroir-Sprint* pour les mercredi et vendredi, et le *Nouvelliste valaisan* pour les samedi et dimanche. Ça c'est du sport !

Un vrai sport, c'est de distinguer les jumeaux que comporte notre établissement. Aussi arrive-t-il parfois qu'il y ait méprise. C'est arrivé à M. Gross, coadjuteur à la section des Petits lorsqu'il vit apparaître, sans crier gare, un beau soir en pleine étude, un Delacuisine émergeant à peine de valises et de cartons. Le surveillant coupa court à la farce par une verte semonce et l'enfant s'en alla pleurer dans la paternelle soutane de l'inspecteur du lycée. « Il a cru que j'étais mon frère ! » sanglotait le deuxième jumeau, que la maladie avait retenu jusqu'alors à la maison. On s'expliqua, on fit des comparaisons et des confrontations, et tout finit bien, comme dans les bonnes pièces. Semblable aventure ne pouvait arriver à M. Berclaz, si fier de ne plus confondre ses deux Herold, grâce aux lunettes de l'un et au pullover de l'autre. Mais, sur le conseil d'un professeur malicieux, on changea de place et de lunettes et, à l'interrogation, quand le professeur appela l'un, ce fut l'autre qui répondit, et vice-versa, pendant que la classe s'esclaffait. Chacun reprit enfin sa place, son pullover et ses yeux, puis tout rentra dans l'ordre.

Nous terminerons sur une note joyeuse. Elle vient, bien sûr, de la fanfare. Après l'avoir entendue, Mgr Brault, évêque de Saint-Dié, parla à peu près en ces termes : « Puisque tout pouvoir m'a été donné sur votre collège, puisqu'un rayon de soleil à travers la fenêtre nous invite à la promenade... vous aurez congé la prochaine après-midi où il fera aussi beau. » On trouva l'exorde insinuant et la conclusion dilatoire. La nuit pourtant porta conseil, et le lendemain on vit une grosse punaise sur une petite affiche de congé. Les échos de Saint-Maurice en résonnent encore.

Michel GARDAZ, rhét.